Objekttyp: **FrontMatter**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **- (1976)**

Heft 345

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

J.A. 1000 Lausanne 1
Hebdomadaire romand
No 345 15 janvier 1976
Treizième année

Rédacteur responsable :
Laurent Bonnard

Le numéro : 1 franc
Abonnement
pour une année : 40 francs

Administration, rédaction :
1002 Lausanne, case 2612
1003 Lausanne, Saint-Pierre 1
Tél. 021 / 22 69 10
C.C.P. 10-155 27

Imprimerie Raymond Fawer S.A.

Ont collaboré à ce numéro:
Rudolf Berner
Claude Bossy
Jean-Daniel Delley
Pierre Moor

345

Domaine public

Pour oublier

Comme tous les Chinois vus d'ici, tous les films américains se ressemblent dans les circuits commerciaux habituels; du moins, « Rollerball » et « Les trois jours du Condor ».

Chacun a vu « Les trois jours du Condor », et se rappelle comment Robert Redford échappe victorieusement aux assauts des services de contre-espionnage lancés à sa poursuite. Mais on n'est peut-être pas allé voir « Rollerball ». A tort : mise en scène efficace, sans temps morts (mais avec beaucoup de cadavres), même excellent jeu d'acteurs. C'est l'histoire d'un Empire quelque peu futuriste, dont un peuple anonyme « fonctionne » parce qu'on lui donne en pâture un sport sanglant, le rollerball : « panem et circenses ». Un joueur — James pour les intimes — y est un tel virtuose qu'il devient une vedette mondiale. Et parce que, dans cette société, personne ne doit être autre chose qu'un rouage, les puissances tentent de l'éliminer. Sans succès : James l'emporte.

Ces deux films — et beaucoup d'autres — sont bâtis sur le même modèle et racontent exactement la même histoire. Un homme seul, encouragé au moment psychologique par la présence d'une femme, vainc le « système » qui voulait l'écraser. Passera-t-on sur les invraisemblances anecdotiques ? Normalement, James aurait dû être la première victime, non le seul survivant du jeu. Normalement, Redford, rat de bibliothèque fantaisiste, n'aurait pas dû savoir manipuler un central téléphonique avec une pareille maîtrise. L'invraisemblance fondamentale est d'ailleurs, et elle explique les défauts de l'anecdote. Jamais un homme seul n'a vaincu un système : du moins dans la réalité. Pour qu'il puisse le faire, il faut donc raconter des histoires.

On ne comprend pas, dans ces films, le sens réel des jeux de cirque pseudo-sportifs actuels, ni des réseaux d'espionnage. Simplement, on voit un héros, héros malgré lui peut-être, mais peu importe : seul contre le mal. Et le mal est battu. Le meilleur gagne.

C'est donc en pleine mythologie que l'on nage. Et la mythologie, ça sert précisément à faire oublier le décalage entre une sinistre réalité et le paradis. Que les gens aient le sentiment déprimant d'être des rouages anonymes, manœuvrés, le cas échéant liquidés par des systèmes différents par le nom, mais équivalents par leur puissance abstraite : on le sait. Et on sait également combien elle est alors rassurante, l'histoire du héros qui... Après cette berceuse, on peut s'endormir.

C'est à cette consommation-là que les mythologies sont affectées. C'est pourquoi aussi ces deux films sont de parfaits produits de consommation.

On pourra dire bien sûr que de tout temps le cinéma américain a tiré une partie de sa puissance d'évocation de son habileté à distiller cette forme d'évasion. Certes, mais lorsque ces mythologies (qui peuvent tout aussi bien être pornographiques), portées par les lois de l'industrie du septième art, envahissent à ce point le devant de la scène cinématographique qu'elles ne laissent pratiquement plus de place à d'autres images, il ne peut plus être question de la neutralité joyeuse du divertissement. Des films comme « Les trois jours du condor » ou « Rollerball » propagent le message d'un camp bien précis qui a droit de cité sans autre sur les écrans, le petit comme le grand.

D'autres spectacles, qui ne sont pas marqués du même sceau, peuvent avoir les pires difficultés pour trouver une certaine audience. N'a-t-on pas vu, à la fin de l'année passée, le dernier film du cinéaste suisse Richard Dindo « Des Suisses dans la guerre d'Espagne » censuré lors de son passage à la télévision suisse alémanique ? Les répliques intolérables ? Les anciens combattants suisses parlaient de la démocratie, par exemple : « A mon avis la démocratie est la meilleure forme de gouvernement qu'un peuple peut avoir; ou plutôt, elle pourrait l'être, si les sociétés industrielles n'imposaient pas leurs propres intérêts et n'influençaient pas directement les autorités »...